Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 57 (1919)
Heft: 40

Artikel: Du Jorat au St-Théodule : [suite]
Autor: Badel, O.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-214990

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

cère, spontané. Et puis, la *Muse*, qui vient de créer le *Dragon Bougnet*, la dernière pièce de M. Chamot, a des artistes-amateurs qui, dans leur genre, ne le cèdent vraiment en rien aux professionnels de la rampe. Comment, avec cela, ne pas réussir ?

L'opérette « *La Rose du chalet* » dont M. Chamot a écrit le libretto et M. Waldner la musique a fait de même très plaisir. Elle est, elle aussi, admirablement interprétée.

UNE BELLE ET BONNE ŒUVRE

Vendredi, samedi et dimanche prochains, aura lieu, à Lausanne, une vente de bienfaisance dont les attraits seront nombreux, variés, inédits. L'institution bénéficiaire est de celles qui se recommandent d'elles-mêmes à la bienveillance de tous. Il s'agit de la *Pouponnière*, à Paudex, qui donne asile aux bébés à qui les parents, de situation trop modeste, ne peuvent assurer les soins indispensables à la plus tendre enfance; qui recueille de même les fruits infortunés des amours éphémères, petits innocents que, trop souvent, d'injustes préjugés vouent à l'insouciance et au mépris publics.

Est-il besoin d'insister sur l'intérêt philanthropique et social de cette institution? Non, n'est-ce pas. Ce serait vraiment faire injure à la clairvoyante générosité de notre population.

Est-il possible que d'aucuns aient pu invoquer pour excuse à leur indifférence que pareille œuvre était une invite à l'immoralité ? C'est à n'y pas croire. Combien il faut être ignorant de la vie et de ses écueils pour tenir pareil langage; à moins que ce ne soit là, tout simplement, un moyen comme un autre de fermer la porte à la solidarité. Heureusement, ces gens-là ne sont pas nombreux et le succès escompté et souhaitable de la vente de la semaine prochaine en sera, nous en sommes certain, l'éclatant témoignage.

A l'occasion de la vente de la *Pouponnière*, qu'il nous soit permis de rappeler une pièce de vers, composée et vendue il y a bientôt soixante ans, à Lausanne — c'était en 1861 — c'est-à-dire dans un temps où les pauvres « enfants du hasard » n'avaient pas encore, hélas ! une *Pouponnière* pour calmer leurs premiers pleurs et répondre à leurs premiers sourires.

Voici cette pièce de vers :

L'enfant trouvé.

C'était un de ces soirs où déjà la nature
Change et se radoucit au souffle du printemps;
Le ciel était plus clair, la brise douce et pure
Remplaçait de l'hiver les sévères autans.
De nombreux promeneurs circulaient dans la rue,
Sur les trottoirs causaient de joyeux ouvriers
Qui, libres du travail et dès la nuit venue
Avaient tous, en chantant, fermé leurs ateliers.

A cette heure, au milieu de la foule distraite,
Une femme passait dont le cœur battait fort;
Elle allait, elle allait, l'œil hagard, inquiète
Et se laissant guider aux caprices du sort.
Cette femme portait une frêle corbeille
Que ses deux bras pressaient sur son sein palpitant,
Où sommeillait paisible et la face vermeille
Son tendre et jeune enfant.

Voyant une maison d'une riche apparence
Elle entre et, s'arrêtant au bas de l'escalier:
« Là doivent habiter la charité, l'aisance,
Pensa-t-elle, « ce seuil paraît hospitalier. »
Et sa conscience alors eut une lutte amère
En voyant aux rayons s'échappant des vitraux
Les doux yeux de l'enfant cherchant ceux de sa [mère !...
« Non, non, je ne veux pas !... ses regards sont [trop beaux! »
Dit-elle en lui donnant sa dernière caresse...
. . . . . .

Mais bientôt étouffant la voix de la tendresse,
La voix du crime, hélas! vint endurcir son cœur,
— Comme on voit au printemps une main trop [vulgaire
Cueillir et rejeter une charmante fleur,
Elle le déposa sur les marches de pierre,
S'enfuit, n'ayant au front qu'une faible rougeur !...
. . . . . .

Qu'as-tu fait de ton fils ? mère au cœur insensible,
Dans tes bras ne pouvais-tu donc plus le porter ?
Son petit cri, pour toi, serait-il trop pénible,
Et ton sein ne pourrait-il donc plus l'allaiter ?...

Qu'as tu fait de ton fils ?... serait-ce l'indigence
Qui seule t'a poussée à cet acte inhumain ?
N'avais-tu plus dans l'âme un rayon d'espérance?
Pour le nourrir, plus tard, n'était-il plus de pain ?...
Mieux valait mendier, vois-tu, de porte en porte,
Et que ce pauvre enfant par toi fût élevé
Que de l'abandonner pour que toujours il porte
Sur son front innocent, ces mots : *Enfant trouvé!*

Vous tous qui vous plaisez à l'œuvre charitable,
Qui toujours répondez à la voix du malheur,
Tendez à cet enfant une main secourable
Et qu'il trouve chez vous un appui protecteur.

Et vous, femmes, venez, la tâche est noble et [chère;
Qu'à vos cœurs cet enfant ne soit point étranger;
Entourez-le d'amour, venez le soulager.
. . . . . .

Lausanne, 16 mars 1861.

L. Monnet.

Plus de cheveux blancs ! — La pommade *** rend à l'instant à la barbe et à la chevelure les teintes qu'elles n'ont jamais eues.

Au bout de quinze jours de son emploi, *plus de cheveux blancs* ni d'autres : *ils sont tous tombés*. — Le pot, 20 francs. — C'est pour rien !

DOUX REVOIR

La parole a été tenue. Il y a deux ans, de vieux camarades qui ne s'étaient pas revus depuis 1912 en groupe d'anniversaire, avaient résolu de tenir cette année déjà leurs assises intermittentes. Ils les ont depuis bientôt quarante ans. Sans doute, il en manque à l'appel ; les uns sont morts, d'autres ne viennent pas, pour telle ou telle raison. Tant qu'il restera un noyau de fidèles, cela ira, car l'homme n'est pas fait pour vivre seulement de la vie fatigante du jour qui vient, mais pour se réconforter de ce qu'il y a de meilleur dans les années d'autrefois.

Par une superbe journée d'automne, nous sommes arrivés une dizaine au Collège de Chernex. Louis Dupraz, toujours ferme au poste, nous attendait, rajeuni et fier, sur le pas de porte, et nous introduisait dans une salle où une fée avait préparé des choses absolument merveilleuses : des petits pains au sucre d'avant la guerre mais tout chauds, croquants, délicieux. Quand donc en reverrons-nous de pareils chez le boulanger ? Un vin aimable, insinuant, est versé dans de vénérables coupes et channes, témoignages reconnaissants d'anciens élèves de deux générations d'instituteurs: tel père, tel fils. Plus tard on parlera du papa Guignard, du père Lude, de trigonométrie excitative et de syntaxe racinienne ou cornélienne. On monte à l'étage supérieur, en jetant un regard mélancolique sur la table autour de laquelle nous étions si bien. La vue sur le lac et les montagnes est magnifique, excusez le cliché. A l'orient, voilà Glion, Caux, Naye, Jaman. Mots magiques qui nous rappellent nos premières impressions de la montagne, ce je ne sais quoi d'infiniment doux qui fait aimer la vie. Il faut s'arracher à cette contemplation, pour aller au Buffet de la gare où le repas de midi nous attend. Nous y rencontrons notre conseiller national, c'est-à-dire celui formé, donné par notre classe; nous sommes heureux de cet acte patriotique et intelligent compris par le corps électoral. Un menu abondant, varié et pas cher, vu les taux actuels, prolonge ces causeries agréables où défilent tant de choses et gens disparus. Avec l'âge le sens critique s'aiguise, oui, c'est vrai ; est-on pour cela meilleur ou plus « crouye » ? Tous, ont fondé une famille. Quelques-uns non seulement sont restés fidèles au corps enseignant, mais malgré de dures expériences, y ont lancé leurs enfants. Les plus sages retournent à la terre, à la nature choyant celui qui l'entoure de soins. Après avoir en bons Vaudois — aucun de nos noms n'a de consonnance étrangère — dégusté sur le chemin de Blonay différentes variétés de clos du pays, nous descendons en compagnie d'un juge de paix — le bon juge — qui, ayant rejoint, après l'audience, ses camarades, les invite conformément au programme, à passer quelques instants, pour le coup de l'étrier, sous sa tonnelle, au milieu des roses. On entonne l'inévitable *Comme volent les années!* (nous avons toujours notre ténor léger, qui assure l'harmonie). Il y a longtemps que nous sommes des vieux et que, de la part de certains jeunes, ou même de certains imbéciles, universitaires ou pas, nous subissons en silence le réparable outrage. Qu'importe ! L'heure est aux effusions, à la philosophie optimiste, même aux imprévues révélations. L'aimable compagne du juge — autrefois directrice d'une pension de régentes — auxquelles, soit dit en passant, on ne voyait pas encore la cigarette aux lèvres, fait connaissance, le samedi 13 septembre 1919, d'un d'entre nous : — Ah! quel gentil garçon, lui avait dit une amie chez qui, élève de l'école normale, il se rendait autrefois. Eh bien, c'est vrai; en voyant mon camarade, je ne le nommerai pas, crainte d'effaroucher sa modestie, recevoir de si loin un pareil compliment, je me disais qu'il le méritait encore aujourd'hui.

Quant aux absents, un mot ! Ceux qui nous ont quittés pour toujours ont une excuse majeure; du reste leur esprit participe encore à nos réunions et Jules Jaton, Félix Corthésy, d'autres, ne sont pas oubliés. Mais que dire des absents non excusés ! Soyons charitables et gardons-nous de les juger. Est-ce par crainte de réveiller des heures d'angoisse au milieu d'une réjouissance intime? Est-ce par indifférence ? N'ont-ils pas tous, la dernière fois qu'ils sont venus, exprimé leur satisfaction ! Ni les uns, ni les autres nous ne sommes des anges, il s'en faut de beaucoup, et c'est précisément pour cela qu'il convient de temps à autre de résister aux obsessions déprimantes, de reprendre force et courage dans ce milieu où l'on retrouve quelque chose d'absolument sûr : l'amitié de la quinzième, de la vingtième année ! Oh ! c'est certain, une fois le collier remis, d'autres préoccupations sont là qui nous tenaillent, mais au moins dans le livre d'or des souvenirs une nouvelle page a été inscrite.

Absents non excusés, avez-vous la conscience tranquille ! Absent excusé : on ne te fera pas d'histoires !

Dans deux ans, venez... si vous pouvez !

L. M.

Signe particulier : tous les participants à la réunion du 13 septembre étaient à celle de 1917.

Saisi au passage. — Pour sûr, nous traversons une période difficile.

— Ce ne serait rien si nous ne faisions que la traverser. — *Me.*

---

8 *Feuilleton du CONTEUR VAUDOIS*

DU JORAT AU St-THÉODULE

PAR

O. BADEL

A chaque instant un cri se fait entendre et une secousse tend la corde : c'en est un qui plonge dans une crevasse pour reparaître un instant après avec une émotion bien compréhensible.

Nous risquons fort de continuer ce manège pendant de longues heures ou de partir à la dérive dans les séracs gigantesques qui apparaissent autour de nous.

Le régent se souvient à temps qu'il possède une boussole. Le capitaine en a aussi une petite sur l'étui de ses jumelles. Tous deux, cette fois, prennent la direction de la troupe. L'orientation de Zermatt étant connue, c'est l'aiguille aimantée qui nous sert de guide.

Cette fois, si le chemin est toujours mauvais, la direction est sûre; chacun reprend courage. Les culbutes dans les crevasses se font plus rares, le temps commence à se lever, la rafale cesse, enfin le soleil finit par percer le voile épais qui nous enveloppe. La morraine est atteinte; il en est temps, car nous sommes fourbus.

D'énormes glaçons pendent aux moustaches et au bord des chapeaux. Ces stalactites d'un nouveau genre nous donnent l'air d'animaux antédiluviens. Il faudrait un photographe pour saisir ce tableau étrange.

La corde est enlevée, chacun reprend sa liberté avec un soupir de soulagement. C'est alors que le litre du charpentier, charié depuis la veille, fait plaisir et remet le cœur au ventre.

Le temps est au beau cette fois, mais la tourmente continue sur les sommets cachés toujours dans la brume. Ceux qui sont partis hier au Cervin ne doivent pas, à ces heures, être à noce : il se dresse, sinistre, tout près de nous, la cime enveloppée de nuages.

Nous venons de passer quelques heures inoubliables qui valent l'ascension la plus réussie. Nous avons pu juger, de visu, de la force d'un ouragan dans la haute montagne, tout en traversant un glacier dans les conditions les plus défavorables. Nous comprenons maintenant la fréquence des accidents, rendus plus nombreux encore par le manque de précautions des touristes. Souvent sans corde, sans vivres, sans guide surtout, mal protégés contre le froid, ils ne tardent pas à tomber d'épuisement ou sont précipités dans des abîmes.

Grâce aux précautions prises au départ, nous avions certainement toutes les chances de sortir indemnes de ces aventures.

Cette fois la rentrée à Zermatt n'est plus qu'un jeu; le soleil brille sur nos têtes, puis un bon repas, en compagnie de nos amis les Milanais, au bord d'une source, ne tarde pas à réconforter la colonne.

Ici nous attend une surprise. Sur les pentes qui nous entourent, le régent aperçoit tout à coup des milliers d'étoiles veloutées. Ce sont des edelweiss, les fleurs aimées et si rares de nos Alpes, celles pour qui tant de pauvres diables se sont déjà brisés les os. Elles foisonnent partout : il semble que la montagne veut nous récompenser des fatigues qu'elle nous a causées.

Aux appels du pédagogue, qui s'est déjà dégringolé le long des rochers, la troupe accourt. Chacun abandonne la table mise sur une pierre et le café qui fume pour se dévaler à son tour. Tous font une ample cueillette et ne quittent ces lieux qu'à regret. Plus tard, la vue d'un edelweiss, retrouvé en feuilletant un livre, nous rappellera cette joyeuse rencontre.

Deux heures plus tard, nous faisons une entrée solennelle à Zermatt. On a été, paraît-il, en souci sur notre compte, car une foule de touristes, ainsi que notre hôtesse du Buffet de la Gare, s'informent avec intérêt de notre voyage.

Le reste de la journée se passe à visiter la localité, en particulier le musée dans lequel M. Seiler a réuni toutes les épaves des catastrophes survenues dans la montagne. Rien n'est plus lugubre que cette collection de chaussures aux semelles arrachées, de cordes rompues, d'habits déchiquetés et ensanglantés. Les souliers de lord Douglas, le vainqueur, mais la première victime du Cervin, sont là, dans un état pitoyable : les semelles n'existent pour ainsi dire plus.

Non loin de là se trouve un jardin alpestre où croissent, à l'envi, les plantes les plus rares de nos montagnes. Dans un angle se dresse la statue, en marbre blanc, d'Alex. Seiler, le créateur de Zermatt.

Nous faisons une visite au troupeau de bouquetins acclimatés, dans un parc, au milieu duquel se dressent des rochers élevés. Ce sont des animaux remarquables, aux longues cornes qui leur recouvrent les reins; les mâles surtout sont de toute beauté. Dans leur captivité, ils gardent leur instinct de grimpeurs : nous les voyons s'accrocher aux parois de leur cabane-abri et monter sur le toit pour aller manger, là-haut, l'herbe que leur apporte leur gardien, pour satisfaire cette manie.

Un autre parc renfermait des chamois, mais la cage est vide depuis quelques jours. Ces animaux, profitant d'une minute d'inattention du surveillant, se sont enfuis vers les montagnes. La liberté, avec toutes ses privations, leur est encore préférable aux jouissances de Zermatt et aux gâteries de leurs visiteurs.

Dernière journée.

Tout près réside une forte colonie de marmottes; elles viennent de se réveiller de leur léthargie et sont d'une gentillesse qui nous amuse. Tout à côté, sont des écureuils vivant en communauté avec une perdrix des neiges qui trône, avec la majesté d'une reine, au milieu de ses sujets agiles. Enfin, un aigle reste perché sur les branches d'un arole, les yeux tournés, avec mélancolie, dans la direction de la montagne.

La soirée se passe avec les Milanais, puis la fatigue nous oblige à regagner le logis. Pourtant le capitaine trouve moyen de nous brûler la politesse; il s'en va courir le guilledou avec quelque beauté de l'endroit. Grand bien lui fasse ! nos lits ont pour nous plus d'attrait que le reste.

Le lendemain, changement de décor. Le temps s'est remis à la pluie, des brouillards couvrent la vallée. C'est le retour : aussi nous en prenons facilement notre parti.

Le déjeuner est servi et enlevé lestement. Une voiture frétée d'avance nous emporte jusqu'à St-Nicolas, roulés dans des couvertures et encapuchonnés dans nos manteaux.

Partout nous croisons des montagnards qui s'en vont à la messe, par une pluie battante. Les femmes relèvent leur robe jusque sous les bras pour se mettre plus à l'aise, elles pataugent dans la boue en arborant des cotillons décidément trop courts. « Ce n'est pas tout à fait ça ! » déclare le charpentier qui se scandalise de la chose. Il est vrai que c'est passablement grotesque de sans-gêne et de tournure.

A St-Nicolas, il faut mettre pied à terre. Il nous reste à descendre un sentier raboteux et peu visible parfois, long de vingt kilomètres, puisque la route se termine ici.

Tout va bien pendant une heure, malgré la pluie qui ne cesse de tomber. Mais notre sentier ne tarde pas à se perdre brusquement, au milieu d'une prairie, et au bord d'un précipice au fond duquel gronde la Viège. Nous sommes dans un cul de sac. Que faire ? Revenir en arrière, il n'y faut pas songer, si nous voulons atteindre Viège assez tôt pour le train. Mais le club n'est jamais embarrassé longtemps, une décision est vite prise. A une grande hauteur passe la voie ferrée : sans hésiter, nous voici grimpant, comme des chèvres, une pente recouverte de taillis, pour la rejoindre. Puis, après l'avoir suivie pendant un instant, une deuxième escalade, aussi raide que la première, nous permet de retrouver un chemin plus commode. Heureusement que nos jarrets sont aguerris et que la graisse ne nous gêne pas, car cette gymnastique n'aurait rien de bien agréable pour des poussifs ou des ventrus.

Enfin voici Stalden ; nous y arrivons affamés. nos habits se sèchent tant bien que mal sur le corps, puis le soleil, qui se met de la partie, vient nous aider à finir ce travail.

Les nombreux biftæcks que sort notre appareilleur des profondeurs de son sac, sont les bienvenus.

A l'entrée du village, nous assistons au chargement et au départ de la poste pour la vallée de Saas.

Ici, plus de diligence à cinq chevaux, avec un superbe postillon, claquant du fouet, perché sur le siège, mais toute une caravane de mulets. Chargés de colis volumineux et de sacs postaux, ils s'en vont, comme les chameaux du désert, les uns derrière les autres, à la file. En tête, marche un fonctionnaire postal, la sacoche en sautoir, puis, derrière chaque animal, un muletier, cramponné à la queue pour faire l'office de mécanique dans les descentes et pour se faire traîner, par la pauvre bête, dans les montées.

C'est un coup d'œil très pittoresque, mais il est probable que ce service postal doit être fort onéreux pour la Confédération. En somme, cela profite aux muletiers valaisans, il n'y a que demi-mal.

Avant de quitter l'hôtel où nous venons de prendre un copieux repas, les deux représentants de l'armée trouvent encore moyen de faire les yeux doux à une jeune servante; heureusement le pédagogue, qui ne badine pas avec ces questions, survient assez tôt pour les empêcher de causer trop de ravages dans le cœur de la pauvrette, attirée surtout par les moustaches et le langage fleuri du capitaine.

Elle veut bien décorer tous les membres du club de ces superbes plumets dorés qui font la gloire du Valais.

Nous réintégrons cette fois la région de la vigne, la chaleur se fait sentir, chacun tire la langue. Les clochers de Viège finissent par se montrer : un gai carillon en descend comme pour nous souhaiter la bienvenue.

Le charpentier nous cause encore un dernier émoi. Il trouve moyen, le misérable, d'aller se faire raser au moment où le train entre en gare. Il paraît que son peu de succès auprès de la jeune fille de Stalden, lui a donné cette lumineuse idée.

Le figaro de l'endroit, effrayé par la menace du charpentier, qui voulait lui casser les reins avec son piolet s'il lui faisait manquer le train, au risque de lui massacrer la figure, est assez leste pour l'opérer à temps.

Nous ne sommes pas seuls dans le compartiment où nous prenons place. Trois pochards sont ivres-morts dans un coin. Ils ne tardent pas, par leurs œuvres nauséabondes, à encourir les reproches indignés du capitaine, qui les abreuve d'épithètes les plus malsonnantes et va chercher le conducteur du train.

Ce torrent d'injures, bien méritées du reste, finit par réveiller l'un d'entre eux et à déchaîner une altercation plus ou moins vive, fort comique pour les spectateurs. Cette prise de langue, agrémentée parfois de bourrades, nous occupe jusqu'à Vevey, où nous devons descendre.

Les pochards continuent leur voyage en nous décochant, par la portière, un superbe pied de nez, auquel répond le capitaine par un geste encore moins flatteur.

Encore quelques instants et nous allons revoir nos familles. Bientôt le Vevey-Chexbres, puis ensuite le Métropolitain broyard, nous entraînent à toute vapeur dans nos pénates.

Avant d'atteindre le but de son voyage, le club se disloque, chacun reprenant sa liberté avec plus ou moins de mélancolie. Ils ont été si doux ces trois jours de ballade, malgré les péripéties non prévues dans le programme.

Cette fois la course est terminée. Les membres du Club des Intrépides ont repris, à Tuayre-ville et ses environs, leur tâche journalière, en gardant au cœur le souvenir de leurs aventures.

Leur but n'a pas été de chercher à la montagne l'occasion de faire des prouesses et d'accomplir une mirifique ascension, mais bien plutôt celui d'obtenir des jouissances un peu différentes de celles que l'on trouve ordinairement autour de soi, d'apprendre à aimer son pays et de consacrer son argent à des plaisirs qui ne laissent après eux ni tristesses, ni regrets.

Dans ces sentiments, ils ont pu se plier à toutes les circonstances, de temps et autres, et rapporter un souvenir délicieux de leur excursion.

Pour des campagnards sédentaires, forcément attachés au sol qui les a vu naître, de mœurs paisibles et austères, ces distractions peuvent seules convenir à leur caractère.

FIN

LA SAISON THÉATRALE

Grand Théâtre. — C'est donc jeudi prochain 9 octobre que s'ouvrira, sous la nouvelle direction de M. Paul Tapie, la saison de comédie 1919-1920. M. Tapie est bien trop connu à Lausanne pour qu'il soit besoin de rappeler que sa présence à la direction de notre scène est un gage sûr que celle-ci maintiendra et développera l'excellente réputation qu'elle a acquise et qui en font l'une des premières de province. Le répertoire de la nouvelle saison est de nature à satisfaire pleinement tous les goûts et la troupe répondra, on l'assure, aux exigences des plus difficiles. A ces éléments, si l'on ajoute la fidélité du public, de laquelle on ne saurait douter, on peut, sans hésitation, prédire une brillante saison.

Kursaal. — Au Kursaal, c'est l'opérette. La saison débutera le vendredi 10 octobre. Le nouveau directeur, M. Wolff-Petitdemange dont on a de même pu apprécier, l'an dernier, l'excellente direction, a composé une troupe dont on dit beaucoup de bien. Mme Mary Petitdemange, l'artiste aimée des Lausannois, y occupera le premier rang. Les chœurs et l'orchestre ont été l'objet de soins particuliers, ainsi que le répertoire.

LAUSANNE — IMPRIMERIE ALBERT DUPUIS
Successeurs : H. Jordan, J. Blanc-Piguet, L. Noverraz.